

Études littéraires africaines

SASSINE Williams, *Mémoire d'une peau*, Présence africaine, 1998, 179 p.

Marie-Françoise Chitour



Number 6, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042146ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042146ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chitour, M.-F. (1998). Review of [SASSINE Williams, *Mémoire d'une peau*, Présence africaine, 1998, 179 p.] *Études littéraires africaines*, (6), 63–64.
<https://doi.org/10.7202/1042146ar>

■ SASSINE WILLIAMS, *MÉMOIRE D'UNE PEAU*, PRÉSENCE AFRICAINE, 1998, 179 p.

La mort en février 1997 de l'écrivain guinéen Williams Sassine a mis brutalement fin à une œuvre marquée par la diversité. Après la fable symbolique du *Jeune homme de sable* (Présence Africaine, 1979), le romancier avait choisi la cocasserie et "le rire décapant", suivant ses propres termes, avec *Le Zéhéros n'est pas n'importe qui* (Présence Africaine, 1985). Cet humour semble encore plus corrosif et surtout plus désespéré dans son roman posthume, *Mémoire d'une peau*, publié en 1998 (Présence Africaine). Hamidou Dia le présente comme le "testament" de l'écrivain (quatrième de couverture). De fait, certains axes majeurs de romans précédents sont repris ici, mais c'est le plus souvent sur le mode de la dérision.

Le héros-narrateur Milos Kan, un albinos, se définit comme "un éternel mendiant de l'identité". Cette quête de soi, thème récurrent dans l'œuvre de Sassine, a pour but ici l'amour, seul capable de remplir le grand vide qui l'habite. Le romancier a précisé qu'en ajoutant "éros" à héros et à zéro, on composait le mot *Zéhéros* ; effectivement l'érotisme et la sensualité donnaient son ton particulier à ce roman. Des notations du même type envahissent certaines pages de *Mémoire d'une peau*, où le personnage n'hésite pas à plonger dans des plaisirs troubles et ambigus. Mais au dévouement assez allègre de Camara, succède, chez Milos, une quête plus désespérée, où le personnage se perd en chemin, ou plus exactement dans beaucoup de corps féminins. Le décalage entre cette recherche du grand amour et son comportement habituel, misogynne et grossier - en particulier avec sa propre femme -, rend le héros tout à fait pitoyable. On n'arriverait pas à citer toutes les notations qui soulignent le manque : "rien", "sans", "aucune", reviennent avec une fréquence extrême, dès qu'il s'agit du héros "petit, bedonnant et albinos".

L'univers de marginaux, qui est celui de l'écrivain guinéen, s'enrichit d'une nouvelle figure qui rappelle Condélo, le petit albinos crucifié de *Wirriyamou* (Milos rappelle plusieurs légendes africaines, au nom desquelles ces êtres servent aux sacrifices dans certaines régions d'Afrique). Comme lui, M. Kan a été agressé, a eu une enfance douloureuse et le thème de la solitude revient de façon obsédante. Mais la petite victime de *Wirriyamou* est devenue ici le bourreau, puisque Milos n'a pas hésité à tuer pour se venger des humiliations subies. Après avoir essayé de ressembler à un métis "par divers trucs", il découvre, "avec la lucidité de son étrangeté" que tous ceux qui l'entourent sont "des albinos à leur façon", c'est-à-dire des faibles, des solitaires ou des dingues, en un mot des paumés.

L'ambivalence, notion qui était la plus à même de rendre compte de la signification du *Jeune homme de sable*, se lit également ici. Oumarou était écartelé entre rêve et réalité. "Entre" est également la position de Milos,

entre débauche et quête d'un amour durable, entre "le besoin de l'absolu et l'impératif du relatif". Si après tant de lundis semblables se produit enfin, "ce lundi", la rencontre avec Rama, elle ne débouchera sur rien de solide. Et la Voix qui aiguillonnait le jeune homme dans le désert, mettant l'accent sur la justice et la révolte, devient "la petite voix", beaucoup plus dérisoire donc, capable de pousser au mal et à la vengeance, mais aussi de constituer une aide dans la recherche de l'amour. Si l'ambivalence est souvent aussi celle de l'écriture pour W. Sassine - évasion hors de la réalité, mais également façon de sauvegarder la mémoire du passé -, ici le décalage ironique est net, puisque le héros lui-même ne se fait aucune illusion sur ses manuscrits, "romans avortés, poèmes plagiés, contes inachevés".

A la fin du roman, le lecteur a l'impression d'être revenu à la case départ, après cette journée et cette nuit narrées : mêmes rapports entre Milos et sa femme, mêmes discussions oiseuses avec les copains. Le temps est infiniment répétitif et le seul changement, bien dérisoire, est qu'ils vont établir leur Q.G. du lundi dans un autre bar. De toute façon, si les allusions ironiques aux politiciens, à l'inertie bureaucratique en Guinée sont nombreuses, sans compter les rappels dénonciateurs des pratiques répressives de "l'ancien régime", le pays où se passe l'histoire est encore plus celui de "nos rêves et de nos cauchemars", pour reprendre une expression d'H. Lopes dans *Le Pleurer-Rire*. Dans cet espace intérieur, Rama l'étrangère est présentée comme une "compatriote du même pays", "l'autre pays, le vrai où elle me montrait le soleil, la mer, les étoiles, son corps" et d'où Milos se sent exilé.

Le roman posthume de W. Sassine peut paraître à bien des égards quelque peu forcé et excessif, dans la présentation du personnage, dans certaines scènes et situations. Peut-être est-ce une façon d'exorciser le désespoir et la folie, "celle qu'on aimerait bien avoir l'intelligence de vivre".

■ Marie-Françoise CHITOUR
Université d'Angers